

Texte de critique vidéo du (faux)  
*Autoportrait à l'oreille bandée*  
de la Kunsthaus de Zurich, F. 529.

Chef-d'oeuvre? Non. Très médiocre peinture.

Que les admirateurs du *Portrait à la pipe* n'en prennent pas ombrage, l'objectivité n'est pas le premier critère de l'admiration. Si ce petit tableau a droit à tous les égards, s'il est devenu une icône, s'il est l'invité des grands rendez-vous c'est d'abord parce qu'il rend compte d'un épisode hors normes : un artiste aujourd'hui hautement révééré, s'est coupé l'oreille et l'a portée à une prostituée avant de se peindre tête bandée.

Cela ne dit pourtant rien de l'authenticité. Pour parler de peinture, pour attribuer, il faut nécessairement faire abstraction du volet émotionnel censé avoir motivé l'auteur de la toile et ses admirateurs.

Est-ce un "bon" portrait ? La réponse pouvant être biaisée, il ne faut pas s'interroger ainsi, mais se demander si ce portrait est apparenté aux portraits peints par Vincent ? La réponse est non sur un premier point essentiel, Vincent ne peint pas de portraits dans lesquels les yeux semblent se toucher. Pour se convaincre, on prendra les portraits peints par Vincent (on peut se contenter ceux peints sous un angle voisin)

on mesurera la distance séparant les yeux, on mesurera celle qui sépare l'axe des yeux de la bouche et l'on découvrira que le ratio n'est jamais celui de *L'Homme à la pipe*. On pourrait se satisfaire d'une entorse en se disant que si le *Portait à la pipe* était authentique il s'agirait d'une exception absolue, mais que cela ne permet en rien de conclure à la fausseté. Qui saisit que Vincent – au-delà de toutes les libertés qu'il prend – respecte sur ce point la convention du réalisme, remarque une entrave majeure.

Semblablement, on remarquera que le bouton censé fermer le col du manteau n'est cousu sur rien et l'on notera, là encore, un empêchement majeur après avoir regardé tous les boutons fermant dans les habits peints par Vincent.

Le nombre des exceptions de cette sorte doit au moins conduire l'amateur à se dire que ce portrait pourrait ne pas être de Vincent et la certitude sans cesse croissante de la fausseté viendra finalement déchirer le voile de l'admiration. Il suffit pour cela de décortiquer le tableau.

Le nez, trop court et mal implanté n'est pas celui de Vincent et les ailes ne peuvent convenir. Le tuyau de la pipe difforme, mal aligné, déforme la lèvre supérieure, maladroite, donnant le sentiment de dents manquantes. La timide moustache duveteuse est en contradiction avec ce qui est connu de la pilosité de Vincent. Le

menton rond et gras, n'est pas le bon. Un renflement sur la joue gauche donne le sentiment d'une chique.

Le manteau raide, en triangle ou remontant exagérément, est irréaliste,

Le pansement, instable avec la compresse trop bas placée, est singulièrement mauvais et la sorte d'escalier à trois marches qu'il forme sous le bonnet est brutale. L'anecdotique frelaté des seyantes volutes, invariablement proscrit de l'art de Vincent, ne peut qu'alerter.

Le tableau est plat et les complémentaires sont de pacotille

sans subtilité ni imagination. Placée juste au-dessus des yeux, la ligne de leur frontière, écrase le visage, amplifiant le sentiment de tête de chien battu.

Les erreurs de gestion de la lumière, ici aléatoire et venue de plusieurs côtés, montrent que ce portrait n'a pas été observé, mais fabriqué, donc faux et copié.

De plus, il s'agit, non pas à proprement parler d'une peinture, mais bien plutôt d'un assez raide dessin colorié. Le chemin le plus court pour mettre en évidence le fossé qui sépare d'un portrait de Vincent l'art de Schuffenecker est de traiter l'image en seuil de luminosité. Le visage apparaît d'une exemplaire platitude. Il ne peut rien devoir à un Vincent qui, lorsqu'il se peint, sculpte son visage à l'aide des ombres et des dégradés de gris.

On est dès lors fondé à se demander comment ce portrait a-t-il pu voir le jour? Le premier pas est celui qui a fondé l'admiration. Si, Schuffenecker, car c'en est bien lui l'auteur, a décidé de peindre ce portrait – peut-être pas comme un faux Van Gogh au départ? – c'est qu'il est parmi les tous premiers à avoir entendu l'étonnante histoire de l'oreille coupée. Gauguin s'est réfugié chez lui le surlendemain même du drame.

Obstacle !, objecteront les critiques avertis du fait qu'on ne peint pas un portrait *à la van Gogh* en partant de rien. Ils auront raison et tort. Tort car les exceptions à son art réduisent à peu de chose l'aspect Vincentesque du portrait mais raison car, même ainsi, un faussaire/pasticheur/copiste a besoin de modèles pour les éléments figurés, bonnet, manteau, pipe, etc... Le portrait auquel sont empruntés la majorité de ces éléments est le *Portrait* aujourd'hui au Courtauld Institute à Londres beaucoup plus compliqué et plus large (un faussaire réduit, car élargir la vue l'obligerait à inventer ; jeu trop dangereux)

Comparer les deux portraits fait ressortir des différences qui trouvent rapidement leur explication. Si l'ombre, l'accrochage du pansement, le retour de la toque dans le cou et plusieurs autres formes sont particulièrement mal rendues, c'est que Schuffenecker ne parvenait pas à lire leur subtilité dans son modèle. C'est donc qu'il ne disposait pas du modèle lui-même,

mais une reproduction dont on sait qu'elle était de mauvaise qualité du fait des couleurs perdues en chemin ou des éléments mal compris comme l'ombre du bonnet (devenue partie du bonnet), ce qui conduit une coiffe trop enfoncé sur la tête. Savoir cela et savoir que *Portrait à la pipe* est montré pour la première fois en 1893 nous permet de déduire que la photo qui a servi a été prise par Emile Bernard, seul à avoir photographié des œuvres de Vincent de la collection de la famille Van Gogh où se trouvait le “Portrait de Vincent relevant de maladie”. Nous savons par ailleurs que Schuffenecker a coopéré à ces prises de vues en mars 1881.

Il n'y a donc plus de mystère sur l'absence du tableau de la correspondance, Vincent signalant seulement le *Portrait à l'oreille pansée* du Courtauld, mais il faut également priver le *Portrait à la pipe* de la provenance fautive dont il est pourvu. Roland Dorn et Walter Feilchenfeldt ont inventé que le tableau a été abandonné par Vincent en Arles chez les Ginoux puis a été cédé par eux à Ambroise Vollard qui l'aurait cédé à son tour à Schuffenecker. La vente à Schuffenecker est aussi imaginaire que la vente du portrait par les Ginoux, Vollard touche son premier Vincent en 1894 et aucun tableau des amis arlésiens de Vincent ne remonte avant 1895, tandis que le *Portrait à la pipe* est prêté par Schuffenecker à une exposition organisée en 1893 chez Le Barc de Boutteville à Paris. Schuffenecker n'a jamais acheté le tableau qu'il vendra en disant : “c'est quelque

chose de moi-même dont je me sépare.” Il est d’autant plus certain qu’il l’a peint car il a d’abord fait un brouillon au pastel. Comme c’est souvent le cas pour le faussaire, il n’a pu se résoudre à se séparer de la prouesse préparatoire. A la mort de Schuffenecker, sa fille a mis le pastel sur le marché et il a été acquis en 1974 par le musée Van Gogh qui le regarde comme une “copie d’hommage” à Vincent.

Il n’est pas très difficile, en comparant pouce à pouce, d’établir que le pastel est le modèle de la peinture. Il suffit pour cela de s’intéresser aux différences et de regarder ensuite le sens de chacune d’elles. Lorsqu’on découvre que l’on ne peut pas réaliser le pastel en copiant la peinture et que le pastel est plus proche du modèle de Vincent, l’affaire est entendue. On s’intéressera par exemple à la décoration du bouton, absente dans le pastel ; au col derrière la pipe, effroyable dans l’huile ; aux traits de crayon figurant la fumée au-dessus de la bouche contre la joue, naturels dans le pastel ; au dessin des yeux, cohérent dans le pastel, faible dans l’huile ; à la déformation de la lèvre supérieure, incohérente dans l’huile.

Voilà pourquoi le portrait à la pipe est si “raté”, pourquoi il est absent de la correspondance (qui, au vrai, l’écarte), pourquoi il n’y a pas de provenance (malgré les tentatives pour lui fabriquer des papiers). Il en va toujours ainsi des tableaux faux.